

# 1

## ENZO PERD SA PLACE

La vie est un chien galeux qui s'acharne sur les innocents : je viens de perdre à pierre-feuille-ciseaux contre mon père qui a toujours été nul à pleurer. Ça fait deux ans que je lui sors le puits et que je l'écrase. D'habitude, on ne parie rien. Mais, cet après-midi, on a parié la meilleure place de l'appartement.

Cela pourrait ressembler à un petit jeu sans importance, mais pas du tout. Car cette place est située au seul endroit où souffle notre ventilateur cassé : le milieu de notre canapé. Pour être sûr de toujours m'asseoir là où il faut, j'ai fait une tache de sauce samourai.

Ma défaite est terrible pour deux raisons.

Petit un : personne n'aime perdre.

Petit deux : ici, à Marseille, il fait 43 °C à l'ombre. Aujourd'hui, 30 septembre, sept jours après le début de l'automne, on étouffe encore. Cette chaleur sadique me suit partout où je veux aller : aux toilettes, sous la douche, dans le lit, partout.

Je m'assois par terre et, privé d'air ventilé, je deviens liquide. En trois secondes, je ressemble à une patinoire humaine attaquée par un sèche-cheveux.

– Allez, Enzo, ne fais pas la tête. À douze ans, on n'est plus un gros bébé boudeur.

C'est vrai, mais, quand même, une question me taraude :

– Tu peux m'expliquer comment tu as gagné, toi qui te crashes tout le temps ?

– Dans pierre-feuille-ciseaux, il n'y a pas de puits, dit-il en reniflant.

Pas faux.

– Et tu as mis deux ans à t'en apercevoir ?  
je réponds, vexé comme un pou.

– Monsieur K m’a expliqué que jouer le puits est aussi facile que tirer un penalty sans gardien...

Monsieur K est notre voisin et le grand ami de mon père. Dans le temps, il l’entraînait au foot. Aujourd’hui, il s’occupe de l’équipe de poussins du quartier: les Petits Boucans. Son équipe de minuscules footballeurs tout nuls s’entraîne au City stade, juste au pied de l’immeuble. Tous les samedis matin, dès 10 heures, on l’entend brailler.

«Mais vas-yyyyyy, Souleiman, tire, tire, tire, arrête d’avoir peur de ton ombre!»

«Léandro, nom d’une pipe en bois, contrôôôôôle le ballon, contrôôôôôle!»

Et mon préféré :

«Dynamiiiiiiiique et dans l’axe, dynamiiiiiiiique!»

Rien que sa voix, qui résonne dans tout le quartier avant le lever de soleil, je ne l’aime pas. Mais le coup de pierre-feuille-ciseaux, je ne peux pas lui pardonner... Monsieur K va

me le payer. Je vais lui voler son chien Zizou, chihuahua chétif qui aboie dès qu'on lui passe à côté. Après l'enlèvement, s'il a de la chance, je le déposerai à la SPA.

Ce chien, y a rien de pire sur terre. Il a une haleine de toilettes publiques, le poil filasse et il est méchant. Tout le monde l'adore dans le quartier parce qu'il s'appelle Zizou. La vie, ça tient à rien.

Moi, j'ai été baptisé Enzo, prénom de Francescoli, un joueur uruguayen dont la classe n'a pas d'égale.

Le foot, j'aime ça, mais c'est ceux qui y jouent que je déteste. Franchement, quand vous rencontrez un imbécile, il y a deux chances sur trois qu'il soit footeux. Sauf évidemment mon père. Mon père, le foot, c'est sa vie, et lui n'est pas débile. Ça s'appelle l'exception qui confirme la règle. Dans sa jeunesse, il a joué en équipe B de l'Olympique de Marseille, au poste de gardien. Je n'ai jamais osé lui demander ce qui s'était passé après sa jeunesse, mais

ce qui est sûr, c'est qu'il ne joue plus au foot, et qu'il déteste en parler.

Peut-être qu'un mec plus fort est arrivé, ou alors qu'il s'est blessé.

Bref, il est peintre en bâtiment et pas gardien professionnel. Résultat, notre ventilateur ne pivote plus depuis cent ans et on n'en achète pas d'autre parce qu'un peintre en bâtiment ne gagne pas des fortunes. Mais pour se rappeler combien c'était bien de jouer au foot, il regarde tous les matchs. N'ayant rien de mieux à faire, je les regarde avec lui.

La pendule sonne 15 heures, un « grand » match va commencer quelque part dans le monde. Et ce match peut compter sur nous pour le regarder. Papa attrape la télécommande et deux commentateurs apparaissent à l'écran. Carrés comme des compteurs électriques, un accent du Sud-Ouest à couper au couteau, cela ne fait aucun doute : ces deux hommes sont d'anciens joueurs de rugby.

Soudain, malgré l'air frais qui inonde sa

figure, papa transpire plus que moi. En bon zinzin, il zappe sur toutes les chaînes mais ne trouve aucun match de foot à visionner. Bah, allons-y pour le rugby, susurre-t-il dans un filet de voix.

En vrai, je n'ai pas d'autre choix que de rester ici, parce que ma mère travaille le samedi et que mon seul pote au monde, Farid, surnommé Fafa l'embrouille, est parti à Nice avec ses cousines.

